

Ceux qui se limitent aujourd'hui à la perception de ce qui est visible à ce moment-là passent à côté de la réalité. 1 — Günther Anders

Dans le cadre de la révolution copernicienne permanente qu'est la modernité, les sens humains ont été de plus en plus confrontés à leurs limites dès la fin du XIXe siècle, tandis que des technologies comme le cinéma et la photographie à haute vitesse révélaient un inconscient optique au-delà de la vue humaine. Les rayons X, découverts par Wilhelm Röntgen en 1895, suggéraient que la réalité est traversée par des rayons invisibles, révélables par les médias, tout en les transformant au passage. La radioactivité de l'uranium a également été révélée par la photographie en 1896 : Henri Becquerel a exposé du papier photo à l'uranium, et une forme de rayonnement invisible à l'œil nu s'est manifestée dans l'obscurité. Comme l'a soutenu Joseph Masco, cette disjonction entre perception humaine et médias techniques n'a cessé de se creuser dans le régime nucléaire d'après-guerre :

Alors que les prothèses qui peuplent les laboratoires de physique nucléaire permettent aux scientifiques d'entrer dans le domaine subatomique et de mesurer les effets matériels du plutonium et d'autres radionucléides, la plupart des gens à l'ère nucléaire restent littéralement insensibles aux radiations, dépendant dans la vie quotidienne de connaissances biologiques et non machiniques.
4

Sven Lütticken

Matière brisée, Formes transformées : Notes sur le nucléaire Esthétique, partie 1

Si l'on suit la suggestion de Notre Vitesse Littérale selon laquelle « la Guerre froide pourrait peut-être être réinterprétée comme, entre autres choses, une violente lutte mondiale entre deux imprécations concurrentes : le "Regardez !" du capitalisme et le "N'en croyez pas vos yeux !" du communisme », et que « le communisme a toujours été du côté de l'Invisible : le subvisuel, l'infrastructurel, le à peine visible, ce qui résiste à toute paraphrase dans des termes déjà convenus », alors le fait que le bloc soviétique ait reproduit l'utilisation militaire et "pacifique" de la technologie nucléaire par l'Occident, entouré du plus grand secret et imposé à une population dénuée de toute autorité en la matière, n'est pas l'aspect le moins accablant du "socialisme réellement existant". Les deux camps ont effectivement dit à leurs populations : "Regardez, il n'y a rien à voir ici !" L'un avait Harrisburg ; l'autre Tchernobyl.

L'invisibilité littérale des rayonnements ionisants nocifs est recouverte d'une invisibilité politique qui n'est rompue que par intermittence, à

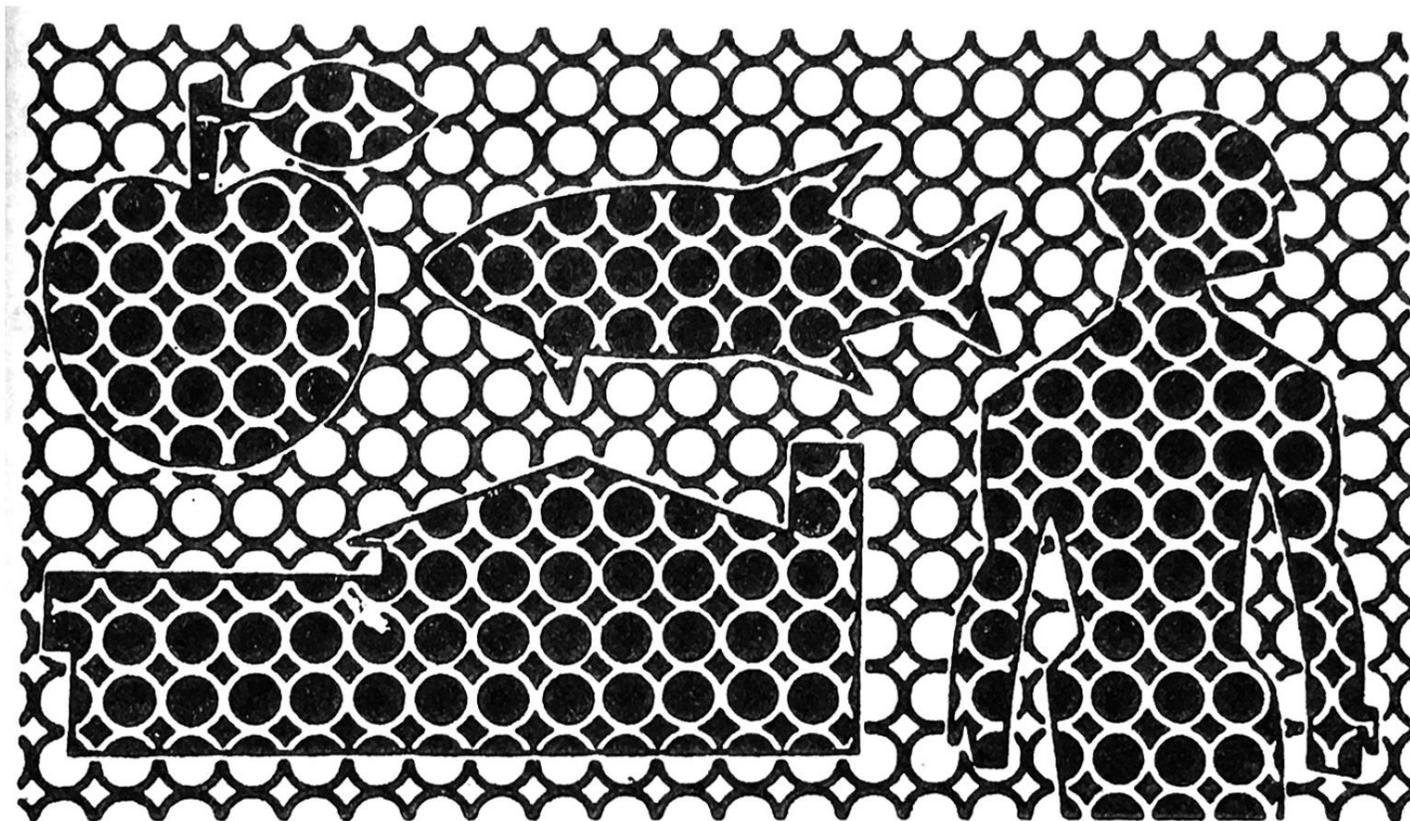


Main d'un opérateur de radiologie présentant une dermatite, hôpital de Londres, début du XXe siècle. Aussi appelée « mains de Röntgen », cette affection résultait de l'étalonnage nécessaire aux premiers radiologues pour utiliser les machines.

Des moments de catastrophe spectaculaire. Le problème, aussi esthétique que social, demeure, et subsisterait même après un improbable abandon mondial de la technologie nucléaire sous la forme d'immenses quantités de déchets radioactifs. Le décentrement copernicien de la vision humaine dû à la descente de la physique nucléaire dans la matière elle-même s'accompagne de durées de vie vertigineuses qui semblent remettre en question la possibilité d'une action sociale et politique significative, qui tend à penser à court terme. Le régime nucléaire exacerbe donc une certaine crise moderne de l'esthétique. L'esthétique relève des sens, du sensible. Et si la « maîtrise » moderne de la matière pénètre le domaine infra-sensible, avec des conséquences pour tous les êtres vivants, soigneusement tenues abstraites et hypothétiques ? Autrement dit, le régime nucléaire d'après-guerre confirme que l'esthétique est une pratique et une théorie de la crise, du manque, d'étendues sublimes et pétrifiantes, et de la décision de travailler avec n'importe quelle forme ou degré de concrétion atteignable.

Le « corrélationnisme » est en définitive une lutte contre le mode esthétique. Le corrélationnisme est une conception chargée et problématique de la philosophie depuis Kant, qui aurait volontairement réduit les questions ontologiques à des questions d'épistémologie – la « corrélation » entre objet et sujet. L'insistance de Kant sur le fait que ce que nous percevons comme la réalité est le produit des formes-pensées innées de notre esprit a conduit à l'abandon de l'ontologie au profit de l'épistémologie et de la « corrélation » esprit-monde. Le monde, désormais, devait être filtré à travers l'humain ; les catégories et les schématismes de l'esprit structurent la réalité telle que nous la percevons et la connaissons, et le Ding an Sich demeure hors du champ de la pensée.

Peu importe que la philosophie idéaliste et matérialiste post-kantienne passe de la corrélation à une dialectique du sujet et de l'objet ; cela reste inacceptable pour les néo-ontologistes comme Graham Harman, qui cherchent à définir les objets non pas en relation avec une réalité partagée avec la perception et la vie humaines, comme des « objets sensibles », mais « par leur autonomie »



« Des atomes partout », illustration du livre de poche *The Walt Disney Story of Our Friend the Atom* (1956).

1. Aisthesis atomique : hyperobjets et infra-objets

L'esthétique peut aborder et contourner l'abstrait, devenir une théologie négative de l'insensé, mais elle a encore besoin de moments de concrétisation, d'incarnation. C'est précisément ce qui la met en porte-à-faux avec certains réalistes spéculatifs orientés vers l'objet. La lutte contre

La réalité. Ils doivent être autonomes dans deux directions distinctes : émerger comme quelque chose au-dessus de leurs œuvres, tout en se soustrayant partiellement à toute relation avec d'autres entités. Ces objets de pensée ressemblent étrangement à des œuvres d'art fétichisées et auratiques, sauf qu'ils ne partagent aucun espace de cube blanc avec d'autres fétiches.

qui les incorporerait dans un jeu structurel de signification par la différence. En fait, l'« œuvre d'art autonome » moderne a toujours compliqué toute distinction nette entre objet et sujet en présentant au spectateur (ou à l'auditeur, ou au lecteur) une entité externe dotée d'une logique onirique dont l'emprise se situe à jamais au-delà du prochain recoin de l'expérience esthétique. Hegel a défini le beau comme « das sinnliche Scheinen der Idee » – l'apparence sensible ou le « brillance » de l'idée. Pour l'esthétique idéaliste, l'œuvre d'art était un défi et une promesse précisément parce que c'était dans l'œuvre d'art, sous une forme « aliénée », que la subjectivité pouvait véritablement se manifester ; plus tard, l'esthétique matérialiste s'est concentrée sur la matérialité ou la chose de l'œuvre d'art précisément parce qu'elle pouvait servir de correctif à la domination du sujet idéaliste. Chez Harman, rien de tout cela ne semble avoir beaucoup d'importance.

Par conséquent, certains partisans de la spéculation orientée vers l'objet tentent de « sauver » l'art de l'esthétique : puisque « l'art contemporain, en tant qu'expérience esthétique de la création de sens et de valeur, en tant que co-constitution de l'objet et du sujet d'art, assume le corrélationnisme et le reproduit », l'art doit devenir post-contemporain en devenant post-esthétique et poétique. Car l'esthétique, commodément définie en termes kantien étroits, est censée rester corrélationniste en limitant l'expérience aux « conditions de possibilité de notre pensée », tandis que la poétique « se réfère à une création de quelque chose par laquelle la frontière entre le non-être et l'être est franchie ». De tels mêmes théoriciens privent l'art de tout outil de cartographie cognitive, permettant de naviguer dans⁹es abstractions réelles en réseau et leurs articulations surdéterminées. D'un autre côté, certaines positions au sein du champ spéculato-objectif offrent des pistes pour une telle orientation.

Si Timothy Morton adhère à la critique du corrélationnisme, il propose une lecture de Kant que l'on pourrait qualifier de disjunctiviste plutôt que corrélationniste : il souligne que Kant, en postulant que la « chose en soi » est inconnaissable et que nous n'avons accès qu'à ce qui a été produit par notre propre esprit, a ouvert un « fossé phénomène-chose » qui préfigure sa propre conception des « hyperobjets ». Ce fossé kantien devient « le fossé entre le temps, que je sens me tomber sur la tête, et le climat global, non pas l'ancienne idée de schémas météorologiques locaux, mais le système tout entier ».

Les hyperobjets sont « massivement distribués dans le temps et l'espace » et peuvent être n'importe quoi, d'un trou noir à un champ pétrolier, en passant par les Everglades, la biosphère, ou « la somme de toutes les matières nucléaires sur Terre ; ou simplement le plutonium, ou l'uranium ». Ils sont si distribués qu'ils ne sont jamais pleinement concrets, pleinement sensibles ; cependant, conformément à l'ontologie orientée objet, Morton souligne que les hyperobjets ne sont pas nécessairement « hyper » uniquement ou principalement en relation avec les humains : « Une chose n'est qu'un fossé entre ce qu'elle est et ce qu'elle apparaît, pour toute entité quelle qu'elle soit, et pas seulement pour cette entité particulière appelée le sujet (humain). » Son attention relative aux « hyperobjets en relation avec les humains » est présentée comme une sorte de concession. Puisque Morton

écrit comme « l'une des entités prises dans l'hyperobjet que j'appelle ici le réchauffement climatique », c'est clairement un hyperobjet plus urgent pour lui que les trous noirs.

Cependant, le changement climatique matérialise-t-il l'« écart kantien » entre phénomène et chose en soi, ou plutôt actualise-t-il la corrélation kantienne entre esprit et monde, dont la chose en soi est le reste non pertinent ? Comme l'ont soutenu Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro, « l'ironie de notre situation difficile peut être perçue comme celle d'une objectivation terrestre catastrophique de la corrélation » – autrement dit, « la pensée humaine, matérialisée sous la forme d'une gigantesque machine technologique à impact planétaire, corréle le monde de manière efficace et destructrice. » Si les abstractions productives de la technoscience moderne – ce logos militarisé, transformateur et opérationnel – ont remodelé le monde, elles l'ont fait à travers la « linéarité réelle » des PIB et des niveaux de CO2.

Un refrain récurrent dans l'œuvre de Morton, en particulier lorsqu'il s'agit de la nature non locale des hyperobjets, est le rayonnement :

Le rayonnement nucléaire est invisible pour les humains. Les accidents nucléaires de Tchernobyl et de Fukushima ont baigné des êtres vivants à des milliers de kilomètres de distance dans des particules alpha, bêta et gamma invisibles, tandis que des particules radioactives flottaient dans les courants atmosphériques à travers l'Europe et le Pacifique. Des jours, des semaines, des mois, voire des années plus tard, des humains meurent des suites de la maladie des radiations. D'étranges fleurs mutagènes¹⁵ poussent.

Morton est ainsi le dernier d'une série de théoriciens, d'écrivains et d'artistes à aborder la crise de l'appareil sensoriel humain à l'ère du nucléaire – dans un registre souvent mystificateur, et sans percevoir ni reconnaître le lien avec un courant théorique très différent. Son affirmation selon laquelle « la localité est toujours une fausse immédiateté » rappelle la critique marxienne de la pseudo-concrétion. En réalité, la théorie marxiste a longtemps analysé le capitalisme comme un hyper-objet – sans utiliser ce terme précis, bien sûr. Cependant, des notions telles que le fétichisme de la marchandise et pseudo-concrétion sont autant de¹⁴façons d'articuler le point de vue du polémiste post-situationniste Jaime Semprun : il existe un vide sensoriel au cœur du capitalisme en tant qu'économie de l'abstraction réelle, dans laquelle les relations productives n'« apparaissent » pas dans la marchandise.

Dans son pamphlet contre le régime nucléaire, *La Nucléarisation du monde*, écrit sous les traits d'une défense ironique et swiftienne de la technologie nucléaire, Semprun note que « rien n'est plus discret que les radiations ». Phénomène infra-sensible¹⁷ pouvant toutefois entraîner des conséquences physiques très visibles, le nucléaire pose un problème esthétique-politique de premier ordre. Semprun, dont le texte a initialement paru en 1980, a été réédité après la catastrophe de Tchernobyl chez Guy Debord.

demande, souligne qu'à cet égard, le nucléaire doit être vu comme une exacerbation des fétiches marchands capitalistes, qui revendiquent déjà une « autonomie » par rapport à l'humain et relèguent le travail et les relations productives qui les ont engendrés à l'invisibilité :

Parce que la fission nucléaire agit sur la structure même de la matière inorganique (tout comme le génie génétique – complément indispensable à la construction d'un être humain nucléarisé – agit sur la structure même de la matière organique), il n'y a désormais plus rien à voir. On comprend que cela puisse être quelque peu déconcertant dans un monde où la vue est le sens qui instruit tous les autres ; ce qui est moins facile à comprendre, en revanche, c'est que, tout en se rebellant contre un pouvoir qui échappe à leurs sens, les hommes ne semblent pas avoir remarqué que toutes leurs activités sont soumises à un pouvoir tout aussi impalpable et invisible que le nucléaire, un pouvoir dont la portée est si généralisée que la nucléarisation elle-même n'en est qu'une conséquence parmi d'autres. Il était sans doute nécessaire que le pouvoir social illimité constitué par l'existence des relations marchandes proclame hardiment son autonomie sous la forme du nucléaire, pour que les hommes prennent conscience de la nécessité de se soumettre à ses impératifs. En ce sens, l'énergie nucléaire est, pour la question sociale, une découverte tout aussi importante que l'a été pour la psychologie individuelle la découverte de l'inconscient.

Avec une pointe d'ironie, Semprun demande : « Qui, avec le moindre respect pour le matérialisme, nierait que notre environnement est bien moins aquatique que social ? » Aujourd'hui, bien sûr, la rhétorique devrait être différente, car une grande partie du discours anthropocène repose précisément sur la prise de conscience que notre environnement est à la fois naturel, culturel et social – une prise de conscience déclenchée par les effets drastiques de l'activité humaine sur l'écosystème planétaire. Cependant, les critiques de la notion d'Anthropocène ont soutenu qu'elle naturalise de fait la nouvelle ère géologique et les symptômes catastrophiques qu'elle engendre – en l'attribuant à l'« anthropos », à l'espèce humaine en tant que telle. Ne devrions-nous pas plutôt utiliser le terme « Capitalocène », par exemple ? Et une analyse d'hyperobjets tels que le réchauffement climatique et les radiations ne devrait-elle pas inclure les hyperobjets économiques tels que le système financier, et le capitalisme en tant que tel ? Nous ne pouvons jamais voir le capitalisme en tant que tel, sous nos yeux comme un objet. Toutes les marchandises ne sont que des épiphénomènes de l'hyperobjet ; Tout comme notre propre expérience de travailleurs, de chômeurs ou de réfugiés ; tout comme les signes de destruction écologique et sociale dont nous pouvons être témoins. Comment utiliser l'expérience personnelle – ou l'échec de l'expérience, la rencontre manquée avec l'hyperobjet – comme point de départ ?

2. Atomisme ontologique, scientifique et monétaire

Il est intéressant de noter que la thèse de doctorat de Karl Marx, soutenue en 1841, portait sur un sujet atomique : la différence entre les philosophies de la nature de Démocrite et d'Épicure, toutes deux atomistes. L'atomisme grec avait été redécouvert à la Renaissance, en grande partie grâce au poème *De rerum natura* du poète romain Lucrèce. Avec sa négation de la création et d'un plan divin, son affirmation d'un temps et d'un espace infinis et l'insistance sur le fait que tout est constitué d'infimes particules, ainsi que son privilège éthique du plaisir sur l'abnégation et la souffrance, l'atomisme était un anathème pour une Église catholique capable de faire la paix avec divers éléments du platonisme et de l'aristotélisme. L'atomisme, comme le souligne une prière latine du XVII^e siècle destinée aux jeunes jésuites, citée par Stephen Greenblatt, niait la forme divine de la création :

Rien ne vient des atomes.
Tous les corps du monde brillent par la beauté de leurs formes.

Sans eux, le globe ne serait qu'un chaos intense .

Marx, qui fait un large usage de Lucrèce, note que pour Démocrite le principe atomistique peut être

Perçus uniquement par la raison, car [les atomes] sont inaccessibles à l'œil sensible, ne serait-ce qu'en raison de leur petitesse. C'est pourquoi on les appelle même idées. L'apparence sensible est, en revanche, le seul objet véritable, et l'aisthesis [perception sensible] est la phronesis [ce qui est rationnel] ; cette chose vraie, en revanche, est le phénomène changeant, instable.

Dans la philosophie de Démocrite, « le concept d'atome et la perception sensible s'affrontent comme des ennemis », la réalité sensible jouant le rôle d'« apparence subjective » face au concept philosophique (d'atome). À l'inverse, Épicure souligne l'objectivité des apparences sensorielles : « Alors que Démocrite transforme le monde sensible en apparence subjective, Épicure le transforme en apparence objective. Et ici, il diffère tout à fait consciemment, puisqu'il affirme partager les mêmes principes, mais ne pas réduire les qualités sensibles à de simples opinions. » On commence alors à comprendre pourquoi ces questions philosophiques apparemment obscures pouvaient intéresser le jeune Marx, qui étudiait Hegel et qui s'éloignait déjà de l'idéalisme.



Une image tirée du téléfilm de Disney Notre ami l'atome (1957).

Concernant la théorie atomique proprement dite, les deux penseurs supposent que les atomes partagent deux types de mouvement : une chute en ligne droite dans le vide et une répulsion mutuelle. Épicure ajoute un élément supplémentaire : la capacité de l'atome à dévier de la ligne droite. « Les atomes sont des corps purement autosuffisants, ou plutôt des corps conçus dans une autosuffisance absolue, comme les corps célestes. Par conséquent, comme les corps célestes, ils ne se déplacent pas en ligne droite, mais en ligne oblique. Le mouvement de chute est le mouvement de non-autosuffisance. » La « déclinaison » de la ligne droite introduite par Épicure était, selon Lucrèce,

rompu « les fati foedera [liens du destin] ». Dans une autre référence approbatrice²² à Lucrèce, Marx note que « si les atomes ne déclinaient pas, ni leur répulsion ni leur rencontre n'auraient eu lieu, et le monde n'aurait jamais été créé ». Épicure est alors identifié pour Marx au matérialisme – un matérialisme qui n'est ni ahistorique ni déterministe, mais qui met l'accent sur le développement et la contingence. Alors que pour Démocrite, l'atome reste « un être pur et abstrait ».

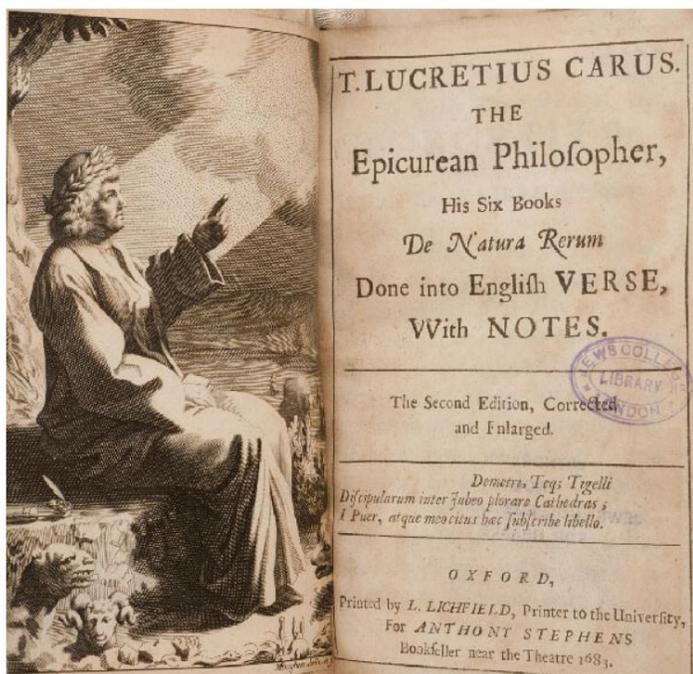
« catégorie, hypothèse, résultat de l'expérience, non son principe actif [energisches] », chez Épicure « l'atomistique avec toutes ses contradictions a été menée à bien et complétée comme science naturelle de la conscience de soi.

Cette conscience de soi sous forme abstraite 24

« L'individualité est un principe absolu. »

Cette individualité abstraite est la limite de l'épicurienisme :

Le but de l'action réside donc dans l'abstraction, dans l'éloignement de la douleur et de la confusion, dans l'ataraxie. Ainsi, le bien est la fuite du mal, le plaisir l'éloignement de la souffrance. Enfin, là où l'individualité abstraite apparaît dans sa plus haute liberté et indépendance, dans sa totalité, il s'ensuit que l'être dont on s'éloigne est tout être ; c'est pourquoi les dieux s'éloignent du monde, ne s'en préoccupent pas et vivent en dehors de lui.



Traduction anglaise de Thomas Creech du *De rerum natura* de Lucrèce (1683).

Français Ainsi, Marx, imprégné de théorie esthétique idéaliste, fournit presque accidentellement une base « atomiste » à l'art grec classique, car ces dieux qui « ne se soucient pas de nous et du monde, sont honorés en raison de leur beauté, de leur majesté et de leur nature supérieure... ne sont pas une fiction d'Épicure. Ils ont bel et bien existé. Ce sont les dieux élastiques de l'art grec. » Cela représente un progrès par rapport à une époque antérieure où les dieux étaient tenus en admiration. Marx cite un vers du Prométhée enchaîné d'Eschyle qu'il associe à Épicure : « Mieux vaut être le serviteur de ce rocher / Qu'être le garçon fidèle de son père Zeus. » Cette critique jeune-hégélienne familière de la religion reste feuerbachienne : Marx théorise ici l'émancipation de la superstition comme une esthétisation des dieux. Cependant, dans une société esclavagiste patricienne, cela n'aboutit qu'à une forme de critique aristocratique et à une éthique de la personnalité distante ; le passage d'une telle critique contemplative à une praxis collective et révolutionnaire est une perspective à venir.

27

Marx a rédigé sa thèse à une époque où l'atomisme, dans la science moderne, était encore largement une école théorique, même s'il était de plus en plus étayé par des résultats expérimentaux, tels que la décomposition chimique de l'eau en oxygène et en hydrogène. L'ontologie spéculative était en passe de devenir une science opérationnelle. La dialectique sociale est inextricablement liée aux métabolismes de la nature. Le triomphe paradoxal de l'atomisme scientifique surviendrait vers 1900, avec la prise de conscience que les atomes n'étaient pas les plus petits éléments constitutifs indivisibles de la réalité. Avec la découverte de Becquerel

Après la découverte de la radioactivité de l'uranium en 1896, il devint évident que la structure de la réalité matérielle n'était pas aussi solide que le matérialisme du XVIII^e siècle ou le positivisme du XIX^e siècle le supposaient. Des recherches frénétiques sur la structure interne de l'atome aboutirent à la découverte « planétaire » de 1911.

Le modèle de Rutherford de l'atome, avec un petit noyau autour duquel gravitent des électrons à distance, marqua la transformation de la physique atomique en physique nucléaire, accompagnée d'une problématisation quantique de la distinction fondamentale entre particules et ondes énergétiques ; les particules subatomiques et la lumière pouvaient être perçues comme l'une ou l'autre. La découverte du neutron, de la fission nucléaire et des réactions en chaîne dans les années 1930 posa les bases du développement des armes nucléaires pendant la Seconde Guerre mondiale. Hiroshima signa la mort de l'atomisme et le triomphe du nucléaire.

Néanmoins, alors que l'énergie nucléaire, militaire et « pacifique », transformait la planète dans les années 1950 et 1960, l'atomisme grec fut revisité, tant par le grand public que par des tentatives plus intellectuelles pour appréhender la nouvelle (non)réalité. Créateur d'une nouvelle race de « dieux élastiques », Walt Disney produisit un livre de poche grand public (1956) et un téléfilm (1957) intitulés Notre ami l'atome. Dans cette histoire téléologique, Démocrite – mais pas Épicure – est loué pour sa théorie atomique « prophétique », qui fut cependant rapidement perdue et oubliée. Les anciens doutes concernant l'athéisme et l'hédonisme présumés des atomistes, ainsi que l'« informe » de la vision du monde qu'ils promouvaient, ont été mis de côté. L'équipe Disney et l'auteur Heinz Haber ont donné à l'énergie nucléaire la forme, non classique et orientaliste, d'un génie dans une bouteille : un pêcheur ouvre le récipient et libère le génie. Cependant, comme le montre la leçon de cette image dialectique, « l'homme » peut contraindre le génie à obéir à ses ordres et maîtriser sa puissance. Dans les années 1960, dans un registre critique, l'écrivain et militant allemand Heinrich Schirmerbeck affirmait que « notre époque récolte ce que les atomistes grecs ont semé », alors qu'ils entamaient un processus d'« Entsinnlichung » (désensualisation) qui aboutit à la science nucléaire et à la science biologique.

31

Dans son ouvrage de 1970, Travail intellectuel et travail manuel, Alfred Sohn-Rethel fait référence à la distinction marxienne entre la « forme naturelle » d'un objet utile (valeur d'usage) et la forme-valeur de la marchandise (valeur d'échange), citant Le Capital selon lequel « [la] valeur des marchandises est l'exact opposé de la matérialité grossière de leur substance ; pas un atome de matière n'entre dans sa composition. » Sohn-Rethel insiste sur « l'atomicité » de l'argent, mais il ne s'agit pas d'atomicité physique. Il s'agit plutôt de divisibilité mathématique ; l'« abstraction réelle » qu'est l'argent doit être « divisible afin de laisser les marchandises indivises ». L'ouvrage de Sohn-Rethel est une tentative ambitieuse et quelque peu excentrique de démontrer que les concepts de la philosophie kantienne et de la science moderne découlent de l'échange. Pour Sohn-Rethel, les catégories de compréhension kantienne constituent la formulation classique de l'épistémologie moderne et peuvent être utilisées pour éclairer la pensée philosophique et scientifique moderne. Il

note que la « forme-pensée » kantienne (Denkform) arrive préformée, et que Kant lui-même situe cette préformation dans l'« intellect » ou l'« esprit ». En réalité, cependant, la forme-pensée moderne est préformée socialement et historiquement, et dérive de la forme-valeur ;³⁵ l'abstraction de la pensée est fondée sur l'abstraction réelle, mais en raison de la division entre travail manuel et travail intellectuel, les philosophes et les scientifiques désavouent ce lien. De même que l'échange impose une forme-valeur et donc une pure équivalence au monde de la matière et des sens, de même la pensée moderne fait abstraction de l'expérience sensible : elle est façonnée par des concepts et des principes quantitatifs qui soumettent tout ce qui est perçu, tout ce qui est « qualitativement sensible ».

(Sternberg Press, 2017). <http://svenlutticken.org>

Timothy Morton note qu'entre Kant et la théorie anthropocénique actuelle se situe le moment de 1900, lorsque « la théorie quantique a fait exploser l'idée des particules comme de petites balles de ping-pong » et que « la théorie de la relativité a détruit l'idée d'objets cohérents ». Tout cela a confirmé l'écart kantien et préfiguré les hyperobjets. « Qu'avaient en commun ces "découvertes" ? L'eau, les quanta, l'espace-temps ont commencé à être perçus. »

« C'étaient des entités autonomes qui avaient toutes sortes de propriétés étranges et inattendues. » Dans un registre très différent, Sohn-Rethel³⁷ note également la rupture avec la conception scientifique bourgeoise moderne de la substance matérielle comme étant constituée de particules minuscules et permanentes.

La physique quantique affirmait que la « matière » de la physique était constituée par les événements, et non par les particules, et qu'une particule pouvait apparaître soit comme matière, soit comme énergie. Pour Sohn-Rethel, c'était un signe avant-coureur d'une percée imminente vers le socialisme : de même que la science bourgeoise reflétait le règne de la forme-valeur sous le capitalisme technocratique, les révolutions de la physique moderne semblaient présager une révolution sociale.

Ce parallélisme brut et direct entre le politico-économique et le scientifique a sa contrepartie dans les parallèles souvent établis entre la science moderne et l'art moderne.

Il est indéniable que certains moments de la révolution esthétique de l'art ont été influencés par des avancées en physique, mais cela impliquait un processus complexe de traduction – parfois bâclé et hâtif, truffé de projections et d'idées fausses, mais produisant au passage quelque chose d'inédit.

X

À suivre ...

Sven Lütticken enseigne l'histoire de l'art à la Vrije Universiteit d'Amsterdam, où il coordonne le master de recherche « Études critiques en art et culture ». Son dernier ouvrage s'intitule « Révolution culturelle : Pratique esthétique après l'autonomie ».

- 1
"Nous sommes si auf die
Wahrnehmung dessen
beschränkt, was der Augenblick gerade
an Sichtbarem bietet, der fehlt die Realität."
Günther Anders, « Tagebuch aus
Hiroshima und Nagasaki »
(1958), dans *Hiroshima ist überall*

(Munich, 1982), 48. Traduction de SL.
- 2
Akira Mizuta Lippit a insisté sur
l'importance cruciale de trois
« phénoménologies de
l'intérieur » qui furent lancés en 1895 : la
psychanalyse, les rayons X et le cinéma.
Voir *Atomic Light*
(Optique de l'ombre) (Université de
Presses du Minnesota, 2005), 5.
- 3
Voir par exemple Susan Schuppli,
« Impressions de contact radicales », dans
Caméra Atomica, éd. John
O'Brian (AGO/Black Dog
Publishing, 2015), 284–87.
- 4
Joseph Masco, *Le nucléaire
Borderlands : Le projet Manhattan
dans le Nouveau-Mexique de l'après-
guerre froide* (Université de Princeton)
Presse, 2006), 31.
- 5
« Notre vitesse littérale présente
Vision et communisme », dans
Vision et communisme (New
Presse, 2011), texte disponible sur <http://independent.academia.edu/OurlLiteralSpeed>.
- 6
La notion a été introduite par Quentin
Meillassoux, critiqué par Graham
Harman pour être resté sous l'emprise du
corrélationalisme ; voir
Graham Harman, *The Quadruple
Object*
(Zéro Livres, 2011), 136–37.
- 7
Harman, *L'objet quadruple*,
19.
- 8
GWF Hegel, *Vorlesungen über
die Ästhetik I. Werke 13*
(Suhrkamp, 1970), 151.
- 9
Armen Avanessian, « La fin
spéculative du régime esthétique », Texte
zur Kunst 93
(Mars 2014) <https://www.textezurkunst.de/93/speculative-end-aesthetic-regime/>.
- 10
Timothy Morton, *Hyperobjets :
Philosophie et écologie après la fin du
monde* (Université de
Minnesota Press, 2013), 12-13.
- 11
Morton, *Hyperobjets*, 1.
- 12
Morton, *Hyperobjets*, 23, 81.
- 13
Morton, *Hyperobjets*, 3.
- 14
Déborah Danowski et Eduardo
Viveiros de Castro, *Les Fins de
le monde*, trad. Rodrigo Nunes
(Polity, 2017), 36.
- 15
Morton, *Hyperobjets*, 38.
- 16
Morton, *Hyperobjets*, 48.
- 17
Jaime Sempun, *La Nucléarisation
du monde* (Éditions Gérard
Lebovici, 1986), 30. Traduction
anglaise <https://libcom.org/library/nucléarisation-monde-jaime-sempun>.
- 18
Semprun, *La Nucléarisation du
monde*, 39.
- 19
Anonyme, « Exercitatio de formis
substantielleibus et de qualitibus
physicis », cité dans Stephen Greenblatt,
*The Swerve :
Comment le monde est devenu moderne*
(WW Norton, 2011), 250.
- 20
Karl Marx, *La Différence
Entre la philosophie de la nature
démocrate et épicurienne* (1841), Pt. 1,
Ch. 3 <https://web.archive.org/web/20070706073659/http://marxists.catbull.com/archive/marx/works/1841/dr-theses/ch03.htm>.
- 21
Marx, *La différence entre
le Démocritéen et l'Épicurien*
Philosophie de la nature, Partie 1, Ch. 3.
- 22
Marx, *La différence entre
la philosophie démocrate et épicurienne
de la nature* Pt. 2, Ch. 1 <https://marxists.catbull.com/archive/marx/works/1841/dr-theses/ch04.htm>.
- 23
Marx, *La différence entre
le Démocritéen et l'Épicurien*
Philosophie de la nature, Partie 2, Ch. 1.
- 24
Marx, *La différence entre
La philosophie démocrate et
épicurienne de la nature*, Pt. 2,
Ch. 5 <https://web.archive.org/web/20190213141547/https://marxists.ca>
- tbull.com/archive/marx/works/1841/dr-theses/ch08.htm.
- 25
Marx, *La différence entre
la philosophie démocrate et épicurienne
de la nature* Pt. 2, Ch. 1.
- 26
Marx, *La différence entre
la philosophie démocrate et épicurienne
de la nature*, Pt. 2, Ch. 1.
- 27
Marx, *La différence entre
la philosophie démocratéenne et
épicurienne de la nature* (ébauche d'un
nouvelle préface) <https://marxists.catbull.com/archive/marx/works/1841/dr-theses/avant-propos.htm>.
- 28
Avec l'image de Peter Galison et
Logique : une culture matérielle de
la microphysique (Université de
Chicago Press, 1997), on peut ajouter
une troisième phase après la physique
atomique et nucléaire : la physique
des particules d'après-guerre, consacrée à
l'étude de particules subatomiques
toujours plus obscures. Puisque je me concentre
En ce qui concerne les
technosciences qui découlent
fondamentalement de la physique nucléaire
des années 1930 et 1940, cette
distinction est moins pertinente ici.
- 29
La version télévisée de Notre ami le
Atom a été diffusé en janvier
23, 1957 dans le cadre de Disneyland
Une série d'anthologies est présentée.
On y voit une maquette du livre richement
illustrée, qui n'a que peu de rapport
avec le véritable livre de poche,
dont le titre complet est « L'histoire de
Walt Disney de notre ami l'atome ».
- 30
Heinz Haber, *Le Walt Disney
Histoire de notre ami l'atome* (Dell
Publishing, 1956), 20–23.
- 31
Haber, *L'histoire de Walt Disney
Notre ami l'atome* 9–13.
- 32
Heinrich Schirmbeck, *Die Formel
et la Sinnlichkeit. Bausteine zu einer
Poetik im Atomzeitalter* (List Verlag, 1964),
61, 9.
- 33
Marx, cité par Alfred Sohn-
Rethel, *Geistige und
Körperliche Arbeit. Zur Theorie der
gesellschaftlichen Synthesis* (Suhrkamp,
deuxième édition révisée 1972),
47-48 ; Version anglaise de Intellectual
et
*Travail manuel : une critique de
l'épistémologie* (MacMillan, 1978),
27. Le livre de Sohn-Rethel existe en
- Versions assez différentes en
allemand et en anglais. J'utilise
principalement la deuxième édition
allemande (1972), en utilisant
la traduction anglaise remaniée
pour les citations occasionnelles.
- 34
Sohn-Rethel, *intellectuel et
Travail manuel*, 54. Le
passage équivalent en *Geistige
und Körperliche Arbeit* est au 82.
- 35
Fils-Rethel, *Geistige et
travail corporel*, 22.
- 36
« Cette description abstraite de la nature
sich in reinen, alles
Wahrgenommene, qualitative Sinnliche
der Quantifizierung unterwerfenden
Begriffen und Prinzipien. Sohn-Rethel,
*Geistige
und körperliche Arbeit*, 89. Trad.
ation par SL.
- 37
Morton, *Hyperobjets*, 11.
- 38
Fils-Rethel, *Geistige et
travail corporel* 208–10.